

La vie quotidienne et l'œuvre du dernier évêque de Laon, Monseigneur de Sabran

Depuis la récente parution de la thèse du Professeur Michel Peronet (1), la vision de l'épiscopat d'Ancien Régime est renouvelée. L'auteur a montré que l'image d'Épinal tirée des cahiers de doléances, partielle voire partiale, est à modifier. Les évêques de la France de 1789 ne sont pas des cadets incapables, avides de pouvoir et de richesses. L'accès à l'épiscopat est au contraire long, coûteux et difficile. Qu'en est-il du dernier évêque de Laon ?

Maxime de Sabran, issu d'une très ancienne famille provençale, naît le 4 décembre 1739, au château de Beaudinard (Var). Il suit la filière des évêques du XVIII^{me} siècle, grand séminaire de Saint-Sulpice et licence en Sorbonne. Après dix ans de vicariat général à Chartres et trois ans passés à ériger l'évêché de Nancy, il est nommé évêque de Laon à l'âge de trente-sept ans.

Au début de l'après-midi du dimanche 17 mai 1778, une salve de canon annonce l'arrivée du carrosse de Monseigneur de Sabran dans sa ville épiscopale (2). Le Conseil de ville ainsi que la milice bourgeoise attendent le nouvel évêque à la porte Saint-Martin. Après quelques mots d'accueil du maire, le cortège, qui est précédé par la musique militaire s'avance en direction du palais épiscopal, au milieu d'un peuple en liesse et en effervescence, exalté par le caractère extraordinaire de l'événement. Le prélat passe sous un premier arc de triomphe, construit pour la circonstance et symbolisant l'union de la cité avec son évêque : d'un côté la Renommée et sa trompette soutenant les œuvres des Sabran, de l'autre une jeune fille représentant le Génie de la ville. Entre les deux figures l'inscription : «*Duci suo civitas laudunea solemne vovet obsequium*». Deux autres arcs de triomphe jalonnent le parcours. Le premier est situé devant l'hôtel de ville. Le deuxième, devant le palais épiscopal, rappelle à l'évêque son rôle de protecteur de la cité : une figuration du lion des Sabran surveille un troupeau d'agneaux et met trois loups en fuite, qui surmontent la légende : «*Hosti terribilis, tuto mansuetus ovili*». L'après-midi se termine par un vin d'honneur donné au palais épiscopal. Le maire profite de la circonstance pour complimenter l'évêque à nouveau : «*Monseigneur, nous vous désirons, nous vous possédons ; nos vœux sont accomplis. Puisse nous jouir longtemps de la satisfaction de vous assurer de nos profonds respects*».



La Flaugny del. d'après une photographie.
158.

Mar de Sabran ,
Dernier évêque de Laon. (1778-1790.)

Photo Bibliothèque Nationale de Paris

Le lendemain apparaît la même entente entre les autorités municipales et l'évêque, le corps de ville occupant les places du chœur de la cathédrale pendant la messe de prise de possession. Les autorités politiques et ecclésiastiques font participer le peuple à cette joie : quatre couples «pauvres et de bonnes mœurs» sont mariés pendant la messe et le poêle tenu par des officiers municipaux. Le soir se retrouvent les trois acteurs au champ Saint-Martin où l'on tire le feu d'artifice : le maire, qui présente la lance d'allumage à l'évêque, et le peuple, participant par ses applaudissements. La bonne entente générale ne doit du reste pas faire oublier l'intérêt qu'a la cité épiscopale à se gagner son pasteur. L'évêque est aussi l'intercesseur de ses ouailles auprès du Roi.

Le fait d'être titulaire du siège épiscopal de Laon est pour Monseigneur de Sabran un surcroît d'honneur. Ce titre le rend successeur du cousin de saint Remi et des évêques carolingiens, confère à ce fils de comte, la dignité de duc et même de deuxième pair de France. Cependant le siège ne passe pas pour un des plus riches du Royaume bien qu'il se situe dans la moyenne française. De plus, la richesse et la puissance du chapitre cathédral et des abbayes locales lui ôtent un certain pouvoir sur ses curés et ses vicaires, puisqu'il ne nomme qu'à cinq cures de son diocèse (3). Ce diocèse est de taille moyenne : divisé en deux grandes circonscriptions - le grand archidiaconé de Laon et l'archidiaconé de Thiérache - il comprend environ 420 paroisses et 230 chapelles, groupées en 12 doyennés.

Les auxiliaires de Monseigneur de Sabran dans sa tâche d'annonce de l'Évangile sont nombreux, bien formés tant intellectuellement que spirituellement, et constituent une administration efficace.

Ce moule qu'est le séminaire diocésain forme depuis un siècle les curés et vicaires du diocèse, au moins cinq cents individus. Les collaborateurs les plus proches de l'évêque, les vicaires généraux qui sont une dizaine, constituent la curie diocésaine. Parmi eux figure toujours le vieil abbé Faucon de Riz, grand archidiacre, ainsi que le chanoine-doyen Jacques Gobert, par ailleurs secrétaire de l'évêché.

Le premier des cadres de vie de Monseigneur de Sabran est son palais épiscopal. C'est de là qu'il dirige et administre son diocèse, c'est là qu'on trouve les bureaux de l'évêché, secrétariat, archives et bureau des décimes.

Toutefois à la fin du XVIII^{ème} siècle, ce bâtiment est en mauvais état. L'enquête faite par le nonce sur le diocèse de Laon et l'abbé de Sabran en août 1777, à l'occasion de sa nomination, décrit ce palais comme étant «*satis commodam, ecclesiae proximam, paucis indigentem reparationibus*» (4). C'est que l'étendue et l'ancienneté des locaux d'une part, la préférence donnée par les évêques du XVIII^{ème} siècle au château d'Anizy d'autre part, l'ont plus ou moins laissé sans rénovation. C'est

pourquoi une commission recherchant des locaux propres à accueillir l'administration départementale, en 1790, conclut que l'évêché est incapable de remplir cette fonction (5) :

«Le ci-devant évêché, bâtiment antique, dans lequel tout serait à faire, ne contient aucune place propre à nos travaux qui ne soit dépourvue des accessoires indispensables. De très grandes places soutenues par de mauvais planchers, des appartements décousus, quelques logements particuliers épars autour des cours, voilà tout ce qu'il renferme, et certes les demeures des évêques de l'Ancien Régime n'auraient point insulté à l'humilité chrétienne s'ils eussent été plus somptueux ; l'étendue et la salubrité ne manquent point, mais aucune des autres commodités ne s'y trouvent.»

Le palais a donc gardé des caractères médiévaux : vastes étendues et vastes salles, mais point de confort. Il est pourtant abondamment meublé. Les générations d'évêques y ont accumulé une profusion de meubles que Monseigneur de Sabran a dû racheter à l'administration des économats. Leur inventaire est impossible à dresser, les révolutionnaires l'ayant commencé deux ans après le départ de l'évêque, en 1792. Or à cette époque, il avait eu le temps de les répartir chez ses grands vicaires, ses chanoines ou ses curés. Il garde d'ailleurs en émigration l'inventaire du mobilier qu'il fait déposer chez son grand vicaire Duvoisin, le futur penseur contre-révolutionnaire, espérant le recouvrer aux jours meilleurs : *«le lit de damas cramoisi qui était dans la chambre à coucher de l'évêché, 90 assiettes, quatre tableaux : le Roi Louis XV, le cardinal de Rochechouart, le cardinal d'Estrées et son frère»*. Il reste que l'inventaire des miettes du mobilier de l'évêché (6), dressé deux ans après le départ de Maxime de Sabran de sa ville épiscopale, les 13, 14, 15, 16, 17 et 19 novembre 1792, a demandé plusieurs personnes et a couvert 16 pages *in 4°*. L'importance du mobilier restant laisse deviner l'importance de celui qui existait sous l'Ancien Régime. En une seule journée les agents dénombrent 30 tables, 15 fauteuils et 20 chaises, sans compter les «bassins», «fontaines» et «plats creux» qui pullulent. Partout, en janvier 1791, pendent les tapisseries (7) : *«Une tenture d'haute lisse ancienne comme les précédentes en cinq morceaux, en trois morceaux aussi d'haute lisse, dans la cambe (sic) à coucher quatre morceaux»*, etc... Tel est le premier des cadres de vie de Monseigneur de Sabran, les lieux d'où il administre son diocèse.

Deux traits marquent l'épiscopat du dernier évêque de Laon : l'accomplissement parfait de ses devoirs et un certain dessèchement fréquent à la fin du XVIII^{ème} siècle.

Les générations épiscopales des «héritiers» ont en effet perdu l'élan mystique du «siècle des saints». Les sermons de Monseigneur de Sabran, au demeurant pleins de bonté et de courtoisie, n'ont pas la puissance de ceux de Bossuet ou de Fénelon. Ce manque apparent de

vie spirituelle fait que l'évêque de Laon n'écrit aucun ouvrage de piété, mais publie à nouveau ceux de ses prédécesseurs. Il ne semble pas non plus faire des visites pastorales. Il est vrai que les temps ont moins besoin de réformes qu'avant et qu'on lui demande avant tout d'entretenir le bon état du diocèse qu'on lui a confié. Mais ce manque d'approfondissement de vie spirituelle en fait un homme de cabinet, un gestionnaire coupé du peuple, n'allant pas au-delà de la tradition et de ses devoirs, dont il s'acquitte d'ailleurs avec un grand scrupule.

On sait que Monseigneur de Sabran s'occupe de manière précise de ses séminaristes dans la mesure où ont été saisies chez lui, en 1793, des annotations concernant le caractère de plusieurs d'entre eux, qui lui avaient été remises (8). Il préside aussi les ordinations générales (9). La première a lieu en septembre 1779, dans l'église de Saint-Nicolas des Frères Mineurs. Ce jour là, il donne la première tonsure à 25 séminaristes, les ordres mineurs à 19 d'entre eux, le sous-diaconat à 26 et la prêtrise à 26 également.

L'évêque s'occupe aussi de ses curés et vicaires, avec lesquels il semble en bonne entente (leur cahier de doléances de 1789 (10) en effet ne contient aucuns griefs contre leur pasteur, ailleurs pourtant si fréquents) et les rassemble même au palais épiscopal pour leur faire faire une retraite. Ce fait est rapporté dans une lettre de la comtesse de Sabran sa tante (11) :

«Par un arrangement de chevaux et de voitures, j'ai passé toute la journée à Laon (...). L'évêque vient d'y arriver pour faire faire une retraite à tous ses curés, et entendre l'abbé de Beauregard qui va les prêcher deux fois par jour pendant une semaine.»

Monseigneur de Sabran remplit aussi les devoirs qu'il a envers ses diocésains. Il publie un «Paroissien français-latin à l'usage du diocèse de Laon» et préside les cérémonies des grandes fêtes. Un article de son registre de comptabilité l'atteste (12) : *«Monseigneur ayant pontifié les jours de Pentecôte, du Saint-Sacrement et de la Nativité, il a été payé à la musique 72 livres 15 sols.»*

L'évêque est aussi un bon gestionnaire. Il assiste scrupuleusement à chacune des séances de la Chambre diocésaine dont le rôle est de s'occuper des finances du diocèse, de lever les décimes qui constituent le don gratuit au Roi. Sa signature au bas de chaque registre en est la preuve (13). La dépense la plus importante du diocèse est donc constituée en 1780, par les 110 000 livres destinées à la recette générale du clergé. Mais il faut leur ajouter les multiples pensions et rentes que l'évêché doit verser : 2 000 livres pour 16 places gratuites au séminaire, 1 000 livres à la maison de retraite des prêtres infirmes du diocèse, 3 000 livres à l'hôpital général de Laon, etc...

Mais le dernier évêque de Laon ne s'occupe pas uniquement d'affaires ecclésiastiques. Homme du siècle des Lumières, il s'intègre dans les lieux de «sociabilité urbaine». Il accepte l'invitation du père Cotte

qui lui propose de faire partie de la Société d'Agriculture de Laon (14). Bien qu'il avoue son ignorance dans ce domaine - *«je ne peux me flatter d'y porter de grandes lumières»* - il attend une grande amélioration de cette association - *«je serai témoin avec un véritable intérêt des progrès d'un art aussi utile dans un pays qui m'intéresse à tant de titres.»* Ce simple fait rappelle une idée répandue au siècle des Lumières, celle que l'humanité, dirigée par la partie éclairée de la société, doit tendre vers le progrès. Chez les gens éclairés qui constituent l'élite, on abandonne le terme de félicité, remplacé par celui de bonheur, on ne parle plus de charité mais de philanthropie. Les évêques, administrateurs de sacrements, deviennent alors «administrateurs de diocèse» ou encore, comme le disait l'archevêque de Lyon Marbeuf, «laboureurs de diocèse». Monseigneur de Sabran s'efforce donc de conduire son troupeau vers un mieux-être matériel.

Croyant en bon physiocrate en la nécessité d'une facile circulation des marchandises, il fait désenclaver sa ville épiscopale. Par son action une souscription s'ouvre à laquelle il participe largement, il obtient l'aide du Roi et réussit à faire adoucir les pentes des trois routes les plus fréquentées (15).

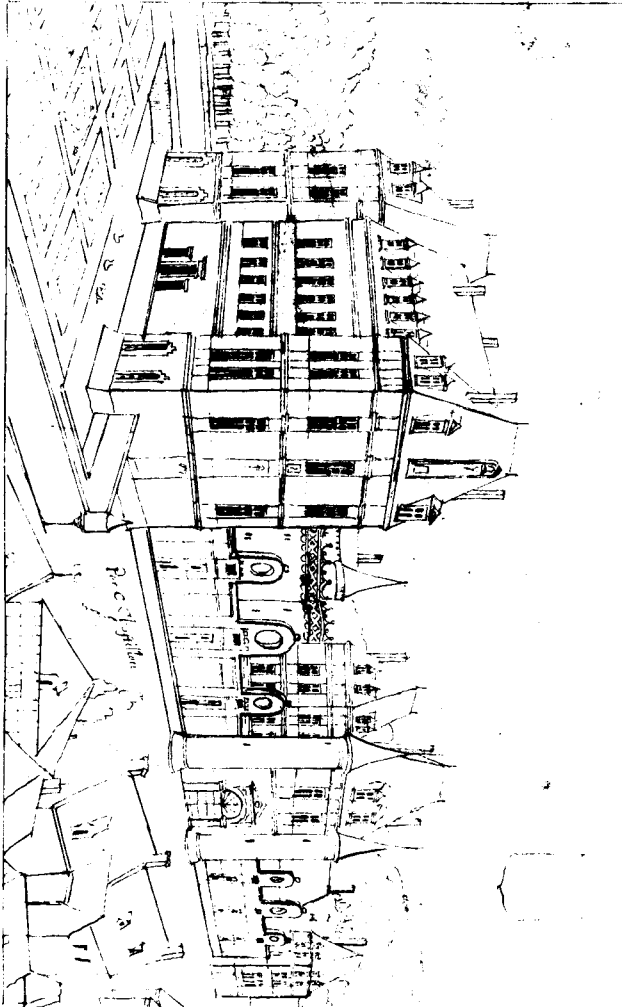
Voulant soulager ses ouailles du logement d'un régiment de cavalerie qui leur incombait, il obtient du Roi, en 1783, les 750 000 livres nécessaires à la construction de casernes (16).

L'évêque s'intéresse aussi aux déshérités de son diocèse. Divers rapports saisis dans l'hôtel de Sabran à Paris en 1793 concernent les prisons de Laon, les orphelins et le bureau de charité de la ville (17).

Dans sa lutte contre les calamités, l'évêque de Laon est aidé par l'administration royale et en particulier l'intendant de Soissons, Charles de la Bourdonnaye de Blossac. Il signale au contrôleur général qu'il donne 3 000 livres (18) nécessaires à la reconstruction du presbytère de Condé-sur-Suippe, détruit par les eaux en 1784. En mars 1786 éclate un incendie à Thenelle. Cent cinquante maisons brûlent. Aussitôt l'évêque y envoie un de ses vicaires généraux *«pour y porter les premiers secours et constater l'ampleur des pertes»* (19). Le même jour, il écrit à l'intendant de Soissons pour dire qu'il lui enverra le mémoire décrivant l'importance des dégâts, et lui demande de joindre ses efforts aux siens pour obtenir des secours.

L'action pastorale et administrative de Monseigneur de Sabran, qu'il dirige essentiellement de son palais épiscopal, dépasse donc le cadre religieux *stricto sensu*. L'évêque est, comme l'intendant, un haut et puissant personnage travaillant à conduire le peuple au bonheur. Charité chrétienne, philanthropie peuvent expliquer son dévouement pour le progrès matériel dans son diocèse. Il reste toutefois paradoxal que les évêques de la fin de l'Ancien Régime, au moment même où diminue leur pouvoir spirituel, multiplient leur «présence au monde».

UNZLY TREBELLE MAISON ET BARONIE AU FAIS DE LACANNOIS



Le deuxième lieu de vie de Monseigneur de Sabran est le château d'Anizy. Bien aménagé et situé au milieu d'un grand parc, il offre un violent contraste avec le palais épiscopal de Laon, encore fortifié à cette époque et claquemuré entre le rempart nord et la cathédrale. Quelques années après la mort de Jean-Jacques Rousseau, à l'époque où Marie-Antoinette fait construire sa «ferme» de Versailles et où commence le pré-romantisme, ce château de campagne est le lieu de résidence favori de l'évêque. Anizy devient donc un second palais épiscopal, situé à quelques lieues de Laon.

Propriété des évêques-ducs de Laon et comtes d'Anizy, le château est situé au milieu d'une région regroupant l'essentiel de leurs propriétés. La tradition veut que ce comté ait été donné à saint Remi par Clovis. Quand au château, il a été construit sous la Renaissance par le cardinal de Bourbon - Vendôme. L'ensemble comprend le château lui-même, une cour, une avant-cour, un potager, un potager hors enceinte, un parc de 42 arpents, et la petite maison du jardinier ayant écurie, cour et jardin. Le château bâti sur deux niveaux, comprenant dix travées sans compter les deux ailes, donne sur le vaste parc, que l'évêque agrandit en achetant de petites terres autour.

L'évêque consacre des sommes énormes à l'aménagement du château. Dans le registre de comptabilité de l'année 1788, tenu par son notaire d'Anizy Louis Peigné, figure le détail des dépenses pour la construction du perron (20). Ce chapitre comprend quarante articles et donne 12 000 livres de dépenses pour cette année-là, ce à quoi il faut ajouter les dépenses «pour journées», 1 200 livres, et «pour les pionniers»ou «travaux de pionnerie», 11 000 livres, soit un total de 24 200 livres, qui correspond à 20 % des dépenses annuelles de l'évêque.

On sait par ailleurs que Monseigneur de Sabran ne limite pas ses travaux du château au perron. Différents appartements sont arrangés et meublés. La correspondance de la comtesse de Sabran avec son futur mari, le chevalier de Boufflers, fait allusion à ces aménagements (21).

«J'ai renoncé pour toujours à mon ancien appartement, l'évêque s'en est emparé le croyant plus commode et l'a déjà fait arranger d'une manière fort agréable. Il me cédera le sien que j'aime beaucoup mieux, parce qu'il te rappellera moins et qu'il est plus gai et plus sec».

Émigré à Vienne en 1802, l'évêque rappelle dans sa correspondance ces travaux d'Anizy (22) :

«J'ai beaucoup apporté à son mobilier en meublant les appartements que j'ai fait faire au pavillon de l'horloge, le cabinet de travail qui me servait de bibliothèque dans l'appartement que j'occupais au rez-de-chaussée du jardin».

De ses meubles, de ses livres, de ses objets personnels, seules quelques bribes subsistent. Deux livres tout d'abord, en veau et en marocain, dont le cuir de reliure est gaufré, sur lesquels figurent les armes

de l'évêque-duc de Laon. Deux autres objets non moins richement ornés : son buvard et cinq classeurs. Ils sont en marocain, gravés au fer et dorés à la feuille. La bordure du buvard représente, au milieu des entrelacs, le lion des Sabran accompagné de calices, de croix, de mitres et de crosses. La finesse de ces objets, leur richesse, témoignent de l'appartenance à la haute société aristocratique du temps.

Toutefois, ce ne sont pas les appartements qui sont l'objet des soins les plus attentifs de l'évêque, mais son parc.

Les listes des arbres qu'il achète sont impressionnantes (23). Les archives des pépinières de Soissons le mentionnent à trois reprises en 1781. La première fois, il ne demande que 400 ormes, mais la troisième fois 2 000 genêts d'Espagne, 200 colutes ou bagnodiers, 400 roses sans épines, sans compter 150 seringats, 30 sumacs d'Amérique, 10 sumacs d'apothicaire, etc... Il semble que cet effort pour l'embellissement du parc se poursuit puisqu'en février 1786, la comtesse de Sabran écrit, parlant d'Anizy : *«l'évêque y est depuis quelques jours pour l'arrangement de ses jardins»*. (24)

Mais l'action de l'évêque de Laon ne se limite pas à l'agrandissement et à l'embellissement de son parc. Le goût de l'exotisme et du mystérieux répandu dans la période pré-romantique, fait qu'il y construit un «lieu enchanté» que décrit sa tante au chevalier de Boufflers (25) :

«Tu ne reconnaîtras plus ce lieu quand tu y reviendras, tant il sera changé en bien. La cascade est renversée ; l'on y a substitué la grotte de Calypso ; c'est à présent un lieu enchanté ; on y fait mille détours dans un jour mystérieux, qui pénètre à travers des nappes d'eau qui tombent de tous côtés, et dont le bruit porte dans l'âme un doux assoupissement qui fait un grand bien dans une âme agitée. Je resterai ici jusqu'à après-demain avec l'évêque et mes enfants, à bien me promener et me reposer. L'évêque y restera seul comme un ermite jusqu'à la moitié de juin.»

La société que fréquente Monseigneur de Sabran au château d'Anizy n'est composée que de personnes intimes. Ce sont tout d'abord ses plus proches collaborateurs, les vicaires généraux, que l'évêque invite à dîner. Ce sont aussi ses amis comme l'abbé de Savignes qui était au grand séminaire de Saint-Sulpice en même temps que lui. Monseigneur de Sabran lui donne la consécration épiscopale dans la chapelle du château le 26 juillet 1778, assisté des évêques d'Orange et de Blois (26).

L'essentiel des personnes qui fréquentent Anizy paraît toutefois être constitué par la famille de l'évêque et les amis de celle-ci. En effet, depuis la mort de son vieil oncle le comte de Sabran, en 1775, l'évêque a accueilli sa jeune tante de vingt-six ans, Françoise Éléonore Dejean de Mauville. Ses deux enfants l'accompagnent, Delphine et Elzéar,

qui avaient à la mort de leur père respectivement quatre ans et quinze mois.

La comtesse de Sabran invite à Anizy la comtesse Auguste d'Aremberg. Ensemble elles peignent, s'occupent *«de lecture et de poésie»*, composent une marche et traduisent du Manillius (27).

La tante de l'évêque de Laon soigne également l'éducation de ses enfants : *«Je m'occupe beaucoup à présent de leur instruction, et tous les jours il y a chez moi une manière d'académie, où l'on lit des morceaux d'histoire qui peuvent les intéresser»* (28). Quelques jours après leur installation à Anizy, Elzéar joue une pièce de théâtre devant les habitants et la comtesse de Sabran écrit le 30 mai 1778 : *«Elzéar vient de jouer la comédie pour tout le village ; il y a eu de grands succès, comme vous pouvez le croire ; tout son auditoire fondait en larmes et en eau, car il n'a jamais fait si chaud qu'aujourd'hui»*. (29)

Mais l'événement qui montre le mieux l'atmosphère qui règne à Anizy est sans doute le mariage de Delphine de Sabran. La nièce de l'évêque y épouse, le 31 juillet 1787, le fils du général de Custine. Le petit nombre d'invités souligne d'une part le goût de la vie en petite société, d'autre part le peu de liens entretenus entre la comtesse de Sabran et sa belle famille : aucun Sabran n'y est venu. Seuls sont présents quelques proches, en tout une quinzaine d'invités.

Le cortège se rend à la chapelle du château à une heure de l'après-midi. La comtesse de Sabran décrit la journée avec force détails (30)

«L'évêque leur a fait un discours plein de raison et de sentiment qui a attendri tout le monde. Elzéar a tenu le poêle, et comme il était trop petit, on l'a monté sur la plus grande chaise de la chapelle. Il avait l'air d'un de ces petits anges dans les Annonciations de la Vierge.»

Après la messe le petit groupe se rend au salon, où l'attend un déjeuner. Ensuite tout le monde sort dans le jardin où a lieu une petite fête avec les gens du village, qui dure jusqu'au soir :

«Après le déjeuner, nous avons descendu dans le jardin. Comme nous y arrivions, une foule de bergers et de bergères, avec le bailli à leur tête, sont venus complimenter le marié et la mariée. Chacun a chanté son petit couplet comme dans l'Amoureux de quinze ans. C'était tout à fait attendrissant. Après quoi nous avons dansé sans façon, comme de bonnes gens avec les ménestriers du village. J'ai ouvert le bal avec Monsieur de Custine le père et mes enfants, et je t'assure que je n'ai jamais été si légère, ni dansé de si bon cœur. Le bal et les chansons ont duré tout le jour. C'était à faire mourir de rire. Il y en avait dans le nombre d'assez originales, et entre autres celle du menuisier, qui, sans doute, est un descendant du fameux Adam. Il avait usé une rame de papier pour en faire le brouillard, à ce qu'il disait. Il est vrai qu'elle avait quatre pages, et que nous avons cru que nous n'en verrions jamais la fin. Il était monté sur une chaise pour qu'on l'entendit mieux, ce qui donnait à toute la fête une ressemblance parfaite avec

les tableaux de Teniers. Quand nous avons été las de danser, nous avons joué au pharaon. Les hommes ont fait une banque qui nous a amusés jusqu'au souper, c'est-à-dire huit heures du soir. L'évêque nous a donné un repas splendide avec sa magnificence ordinaire. Il a duré longtemps, on s'est remis au pharaon ensuite».

Le lendemain, 1^{er} avril, la comtesse de Sabran ne consigne pas par écrit la suite des festivités, mais le 2 août Monseigneur de Sabran donne une fête au moulin de Bartais. L'évêque cherche probablement à y rendre l'atmosphère de celles qu'il a vues à Versailles :

«Si tu te rappelles les contes de fées, tu pourras avoir une idée de la fête charmante que l'évêque vient de nous donner à Bartais. Je n'ai rien vu de ma vie qui fût aussi agréable. Monsieur le Clerc avait illuminé tout ce charmant Élysée avec des lampions couverts comme à Trianon, qui donnaient une lumière si douce et des ombres si légères, que l'eau, les arbres, les personnes, tout paraissait aérien. La lune avait voulu être aussi de la fête, quoiqu'on ne l'eût pas priée, mais son éclat argenté et incertain, loin de la ternir, lui prêtait des charmes et elle se refléchissait tout entière dans l'immensité d'eau que tu connais. Elle aurait donné à rêver aux plus indifférents et pénétré dans l'âme des plus endurés. De la musique, des chansons, une foule de paysans bien gaie et bien contente suivait nos pas, se répandait çà et là pour le plaisir des yeux. Au fond du bois, dans l'endroit le plus solitaire, était une petite cabane, humble et chaste maison ; la curiosité nous y porta, et nous trouvâmes Philémon et Baucis, courbés sous le poids des ans, et se prêtant encore un appui mutuel pour venir jusqu'à nous. Ils donnèrent d'excellentes leçons à nos jeunes époux, et la meilleure fut leur exemple. Nous nous assîmes quelques instants avec eux et nous les quittâmes attendris jusqu'aux larmes d'un tableau si touchant».

Ces deux passages du journal de Madame de Sabran au chevalier de Boufflers rappellent deux courants propres à la fin du XVIII^{ème} siècle : le préromantisme et le goût de l'Antiquité. L'influence du préromantisme se retrouve dans l'amour de la douce et bonne campagne, de ses candides habitants dont on se plaît à reprendre les mœurs, avec lesquels on se met à danser. L'influence de Jean-Jacques Rousseau, et peut être aussi un peu de naïveté, en font des «bergers et bergères», «une foule de paysans bien gaie et bien contente» auxquels on ne saurait prêter de mauvais sentiments, tant leur vie est proche de la nature. Le goût de l'Antiquité n'est pas à isoler de cette influence de Jean-Jacques. Ce qu'ils aiment, chez Philémon et Baucis, c'est la simplicité de leur vie, leur «humble et chaste maison» au fond des bois, mais aussi leur «vertu», puisque la meilleure leçon qu'ils donnent aux jeunes époux est leur exemple.

Quelques semaines après son mariage, Delphine de Custine et son mari font un pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, accompagnés de la comtesse de Sabran et d'Elzéar (31). Madame de Sabran croit en con-

naître la raison : Delphine «*a lu dans quelques vieilles chroniques, que des reines y avaient été pour trouver le secret d'avoir des enfants*». Toutefois ce pèlerinage se limite à un bref passage dans l'église :

«Nous avons trouvé plus court de ne pas coucher à Lisses, d'y entendre seulement la messe, d'y voir toutes les reliques, le trésor, les ex-voto, etc.... J'ai été étonnée de la quantité de cœurs d'or et d'argent qui sont suspendus autour de la statue de la Vierge, dans l'église et partout, et d'apprendre qu'il n'y avait pas longtemps encore qu'on y en avait envoyé».

Le château d'Anizy est un endroit privilégié pour découvrir la personnalité de Monseigneur de Sabran. C'est là en effet qu'il se consacre à ce qu'il aime, non pas à ce que lui imposent ses fonctions. L'évêque est un homme calme, mais décidé. La correspondance de sa tante le décrit passant des journées à aménager son parc ou ses appartements. Il est aussi mauvais cavalier. Madame de Sabran écrit, après son achat d'un cheval ayant beaucoup d'ardeur : (32). *«Je crois que l'évêque a encore fait une bien mauvaise acquisition parce qu'il n'est pas meilleur écuyer que moi».*

Le brouillon du sermon du mariage de Delphine de Sabran montre que l'évêque sait faire preuve de beaucoup de bonté et de gentillesse. Il compare l'union de deux époux à celle du Christ et de son Église, et leur dit :

«C'est dans la religion qu'il faut chercher les vraies bases d'un bonheur solide et constant (...) C'est dans une modestie touchante et les trésors d'une éducation chrétienne que vous trouverez des douceurs et des richesses durables parce que la vertu et le bonheur habitent toujours les mêmes lieux».

D'autres documents permettent de cerner la personnalité du dernier évêque de Laon. Il s'agit de deux portraits. Le premier, à l'huile, représente Maxime de Sabran vers l'âge de trente cinq ans, quand il n'est encore qu'abbé. Le second est un dessin à la plume, probablement exécuté à la veille de la Révolution. L'évêque y a cinquante ans. Le premier portrait, destiné à sa famille, soigné, peint probablement l'abbé de Sabran tel qu'il est. Le second au contraire, stéréotypé, représente un évêque de la fin de l'Ancien Régime, tel qu'un prélat de cette époque doit être. Sur le premier portrait l'abbé de Sabran porte une soutane noire avec un rabat de la même couleur. Sa perruque est grise et ses yeux bleus. Ce portrait est celui d'un homme austère, ferme et décidé, d'une intelligence moyenne et d'une grande sensibilité. Sur le second portrait Maxime de Sabran a quinze ans de plus et dix ans d'épiscopat. Il porte le rabat, le camail et la croix pectorale. Plein de l'assise que lui donnent son pouvoir et ses responsabilités, il respire la confiance en lui-même et la paix. L'auteur a certainement essayé de mettre sur ce portrait les qualités qu'on attend d'un évêque, c'est pourquoi ce visage est plein de bonté et d'onction.

Le château de Monseigneur de Sabran est aussi le centre du comté d'Anizy, où se trouvent la plupart des biens qui constituent les revenus de l'évêché. Un document exceptionnel permet de connaître le train de vie de l'évêque et de cerner sa vie quotidienne jusque dans les moindres détails. Il s'agit d'un de ses registres de comptabilité, de 40 pages manuscrites de format grand in 4^o, dressé par son comptable et notaire d'Anizy Louis Peigné (33).

Ce document donne les détails des recettes de 1788 et des dépenses de 1789, sans tenir compte cependant de ce que Monseigneur de Sabran peut recevoir ou dépenser à Paris ou à Versailles : ses gages de Grand Aumônier de Marie-Antoinette n'y figurent pas.

Les revenus de l'évêché de Laon sont de 92 971 livres pour la seule recette ordinaire, c'est-à-dire location de biens immobiliers, perceptions de dîmes et de droits seigneuriaux. Un deuxième chapitre de la recette concerne la «recette extraordinaire», loyers en retard de l'année 1787, vente d'arbres ou d'avoine. La somme en est de 12 165 livres. La recette du troisième chapitre est de 14 095 livres. Elle correspond aux revenus de l'abbaye de Saint-Nicolas-aux-Bois, dont Monseigneur de Sabran est l'abbé commendataire depuis 1788. L'addition de ces trois chapitres, qui donne la recette totale, s'élève à 119 052 livres.

Ce qui frappe, à la lecture de ces trois chapitres, c'est d'une part l'importance des loyers des fermes, terres et vignes, et d'autre part la faible part des droits seigneuriaux et des dîmes. Le premier groupe rapporte près de 100 000 livres, et le deuxième 7 000 livres. Il est cependant difficile de faire un calcul très précis, dans la mesure où dans un même contrat passé avec un fermier sont loués à la fois des prés et la perception de droit seigneuriaux. La part des immeubles possédés en ville par l'évêché est sans importance : la location des différentes maisons rapporte 257 livres. L'essentiel des revenus est donc constitué par les locations de fermes et de terres qui leur sont attachés, les sept fermes de Clermont rapportant 21 000 livres.

Les dépenses sont supérieures aux recettes de 7 000 livres et s'élèvent à 126 894 livres. Elles sont divisées en trois chapitres qui ne sont pas des rubriques aussi définies que les chapitres des recettes, c'est pourquoi des classements s'imposent. On peut distinguer dépenses ordinaires et dépenses extraordinaires. Les dépenses ordinaires concerneraient le personnel employé par l'évêque, ainsi que les dépenses d'aumônes. Les dépenses extraordinaires au contraire, ne reviennent pas régulièrement chaque année à la même date, comme «*voiturier du sable*» ou *pansement d'un cheval*».

Pour la garde des bois et propriétés de l'évêque de Laon sont employés huit gardes. La solde la plus importante revient à celui d'Anizy, Bourdon, et s'élève à 337 livres 2 sols. Au total, les huit soldes demandent 2 550 livres.

Douze personnes sont attachées au service de la personne de l'évê-

que. Parmi celles-ci, trois s'occupent des locaux : un portier, le concierge de Laon et celui d'Anizy. Le salaire du jardinier d'Anizy s'élève à 1 448 livres, dont 10 livres 10 sols «*pour quarante taupes prises sur les gazons du parc*». Quatre personnes sont attachées à l'entretien des intérieurs : une femme de charge, un laveur et deux frotteurs. D'autre servent plus directement l'évêque : un valet de chambre et un laquais, le postillon Thierry et le cocher Lambinet. Les soldes de ces douze personnes sont inégales : Le concierge d'Anizy, Alexandre, touche 1792 livres alors que le laquais Chéry reçoit 129 livres. La somme de ces douze soldes n'est que de 7 640 livres.

L'essentiel des dépenses ordinaires est en effet constitué par les aumônes et gratifications. Leur total s'élève à 14 000 livres, soit plus de 10 % des dépenses. Elles sont généralement peu importantes - de quelques dizaines ou centaines de livres - mais accordées à plusieurs dizaines de personnes. L'évêque fait distribuer l'argent à trente curés de la région de Laon et d'Anizy, pour les pauvres de leur paroisse. «*Au sieur desservant de Presles pour les pauvres de sa paroisse suivant quittance rapportée 60 livres ... au sieur curé de Bourguignon pour mêmes causes 24 livres .. au sieur curé d'Urcel pour idem ... au sieur curé de Monampteuil ...*» Il donne également une pension à cinq personnes et fait de nombreuses gratifications : 1 200 livres aux «*incendiés de Montigny-le-franc*», 900 livres au séminaire et 620 aux prisons de Laon. Il offre chaque jour la soupe aux pauvres d'Anizy, d'où 192 livres pour «*470 livres de riz distribuées aux pauvres d'Anizy chaque jour et préparées en soupe*» et 60 livres pour «*légumes et lait pour les soupes*». Cette générosité de grand seigneur fait partie de la mentalité de l'évêque. On la retrouve d'ailleurs dans le testament de son père, qui gratifie largement les pauvres de ses seigneuries.

Les dépenses «*extraordinaires*» peuvent beaucoup moins facilement être classées. Elles concernent d'une part l'achat d'objets nécessaires au fonctionnement de la maison de l'évêque, comme du charbon ou des corbeilles, d'autre part le paiement de travaux nécessaires à son entretien, travaux de peinture ou de menuiserie. Le registre mentionne également l'envoi d'avoine et de haricots à Paris, probablement à l'hôtel de Sabran et précise par ailleurs que le charretier Saint Pierre y a fait cinq voyages au début de l'année.

Le deuxième motif des dépenses extraordinaires, et le plus important, concerne les travaux d'aménagement faits à Anizy. La somme dépensée à cet effet, plus de 30 000 livres, représente au moins 25 % des dépenses de l'évêque. Elles sont consacrées à l'aménagement du parc et à la construction d'un perron.

Le troisième lieu de vie de l'évêque de Laon est l'hôtel de Sabran, situé à Paris, rue du Faubourg Saint-Honoré. Il l'a acheté en juillet 1776 avec sa tante, pour la somme de 270 000 livres, alors qu'il n'était pas encore entièrement construit. Cet hôtel, assez important, consiste en «*deux corps de logis, un jardin et pavillon au bout*». L'évêque semble

y être richement installé puisqu'en décembre 1790 on y trouve encore *«ses vins dans la troisième des caves qui sont sur le devant de ladite maison (...) ses voitures (...) ses chevaux (...), les hardes et meubles de ses gens dans les deux chambres du dessus»*.

L'évêque de Laon se doit de passer plusieurs semaines par an à Paris ou à Versailles. Ses devoirs l'y appellent : tout d'abord, ses fonctions de Grand Aumônier de Marie-Antoinette depuis 1780, et les affaires de son diocèse. Ainsi loue-t-il par exemple différentes terres de l'évêché à des personnes qu'il y rencontre. Plusieurs baux l'attestent. D'autre part, en tant qu'aristocrate et en tant qu'évêque, il voit les choses à l'échelon du royaume et conçoit probablement mal de ne pas séjourner de temps à autre dans cette capitale. De plus la mode de la philosophie, des salons et des clubs, en fait le centre littéraire de l'Europe toute entière les yeux tournés vers Paris. L'évêque n'échappe pas à la règle.

Monseigneur de Sabran profite probablement de ses séjours à Paris pour rencontrer ses anciens amis, connus au séminaire de Saint-Sulpice et nommés évêques aux quatre coins du royaume. L'hôtel devient alors un lieu de rencontre où la comtesse de Sabran invite à dîner. En juillet 1787, elle reçoit Monseigneur Pigneau de Behaine, originaire d'Origny-en-Thiérache et évêque d'Adran, qui est accompagné par le fils du Roi de la Cochinchine (34) :

«L'évêque d'Adran, qui me paraît un fin évêque, l'a mené dans ce pays-ci pour engager notre roi à donner des secours à son père, le roi de la Cochinchine, qui est au moment d'être détrôné par un parti considérable (...). Mais revenons à notre petit Dauphin. La curiosité de le voir de plus près, et quelques rapports entre l'évêque de Laon et l'évêque d'Adran, qui est originaire de Laon, m'a procuré l'avantage de lui donner à dîner».

Le quatrième lieu de vie de Monseigneur de Sabran est Versailles. L'évêque y a au château l'appartement du Grand Aumônier de la Reine, ainsi qu'un hôtel en ville, qu'il loue probablement. Le rôle de ses séjours dans le centre politique du royaume est le même que le rôle de ceux qu'il fait à Paris : traiter les affaires de son diocèse et se constituer un réseau de relations.

A Versailles, l'évêque dirige la chapelle de la Reine. Sous sa dépendance se trouvent un premier aumônier, deux aumôniers ordinaires et sept aumôniers par quartier, d'après *l'almanach royal* de 1786. Le mémoire de ses gages écrit en 1792, mentionne la somme de 75 livres pour gages et 900 livres pour pension (35).

Monseigneur de Sabran est donc un proche de la Reine, ce qui le dote d'un réseau de puissantes relations. Il se lie au duc et à la duchesse de Polignac qui eux aussi, nous le savons, fréquentent Marie-Antoinette. Grâce au duc, il soulage la ville de Laon du logement d'un régi-

ment de cavalerie, en obtenant la construction de casernes. Sa tante se lie avec eux également puisqu'ils devaient venir au mariage de Delphine à Anizy. Quelques années plus tôt Elzéar et Delphine de Sabran jouent chez la duchesse de Polignac, Iphigénie en Tauride : *«Le roi et la Reine les ont traités avec toutes sortes de bontés ; la Reine été attendre jusqu'aux larmes à la tragédie, et le Roi s'est divertie comme un Roi à la comédie»* (36).

L'évêque peut traiter ses affaires comme l'emprunt de 800 livres à l'abbé de Fénélon le 28 juillet 1789 (37), soit au château lui-même, soit dans l'hôtel qu'il loue à Versailles, sur lequel peu de renseignements sont connus. On sait simplement par une quittance qu'il y a fait faire des travaux de serrurerie et de menuiserie, à la fin de 1780 ou au début de 1781 (38).

A Versailles, l'évêque reçoit. La preuve en est fournie par le mémoire d'un traiteur, mémoire qui additionne les commandes faites du 9 août au 26 novembre 1788. La note est de 198 livres. Les commandes ont été passées les 9, 10, 16 et 17 août, les 1^{er}, 2 et 26 novembre. Ceci porterait à croire que les séjours à Versailles du Grand Aumônier de la Reine sont courts et espacés. Il est également possible qu'il ne passe commande que lorsqu'il reçoit, car elles sont trop copieuses pour une seule personne. Ceci paraît être attesté par le fait que le 9 août il demande avec les plats *«6 couverts»*. Telle est la facture de la commande qu'il fait le 2 novembre 1788 chez Blanchet à Versailles :

<i>1 potage au ris (sic)</i>	3 livres
<i>1 poulet gros fricassée garnie</i>	7 livres
<i>1 noix de veau glacée</i>	7 livres
<i>2 perdreaux rouge bordé</i>	7 livres
<i>1 d'œuf à l'anglaise glacé</i>	3 livres
<i>1 d'epinard à l'essence</i>	2 livres 10 sols
<i>3 pains et couverts</i>	1 livre

Dans ces commandes, l'élément dominant reste la viande. Le caractère recherché du nom du plat ainsi que son prix paraissent indiquer une nourriture fine.

Le dernier évêque de Laon, ayant au bas mot 120 000 livres de revenus, un palais épiscopal et un château en province, un hôtel à Paris, un appartement au château de Versailles et un hôtel dans cette ville fait figure de grand seigneur. L'image voudrait qu'il soit jeune et frivole, mais il apparaît comme un homme bon et de mœurs irréprochables. Toutefois il a gardé les attitudes de son milieu : aristocrate de haut rang, il mène relativement grand train de vie et fréquente à la cour les grands du Royaume. Les constituants épris d'égalitarisme ont brodé sur cette réalité la caricature bien connue, permise par la vie de quelque Talleyrand ou de quelque Rohan. Alexis de Tocqueville ne s'y trompait pas, qui écrivait : *«J'ai commencé l'étude de l'ancienne société*

(cléricale) plein de préjugés contre elle, je l'ai finie plein de respect.»

Bruno MAES

Notes

- (1) Peronnet (Michel C.), *Les évêques de l'Ancienne France*, Thèse, Lille 1977, 2 volumes in 4°.
- (2) *Cérémonial de la réception de Monseigneur l'évêque Duc de Laon, lors de son entrée dans la ville épiscopale*. 11 pages in 8° : extrait des registres de l'hôtel de ville de Laon du 20 mai 1778.
- (3) Ledouble (Abbé), *État religieux ancien et moderne du diocèse de Laon*, Soissons 1880.
- (4) Minutier central des notaires parisiens, étude LXXXII, (liasse 554 : Information Romaine pour la nomination de l'abbé de Sabran à l'évêché de Laon.)
- (5) Fleury (Édouard), *Le clergé du département de l'Aisne pendant la Révolution*, Paris 1853, 2 tomes in 8°, tome I, p. 132.
- (6) Arch. dép. Aisne, Q. 640.
- (7) Arch. nat., T. 58. Lettre du district de Laon du 23 janvier 1791 à Monseigneur de Sabran, lui reconnaissant la propriété de divers objets.
- (8) Arch. nat., T. 58. Document saisi en 1793 dans l'hôtel de Monseigneur de Sabran, rue du Faubourg Saint-Honoré, et mutilé pour servir de couverture à un document notarié.
- (9) Arch. dép. Aisne, G 2492. Registre des ordinations (1758-1781).
- (10) Archives du baillage du Vermandois n° 18.
- (11) Magnieu (E. de) et Prat (Henri), *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers (1778-1788)*, recueillie et publiée par E. de Magnieu et Henri Prat, Paris 1875, 527 pages in 8° p. 336. Lettre du 5 novembre 1787.
- (12) Arch. nat., T. 58. Registre des recettes de l'évêché de 1788 et dépenses de 1789.
- (13) Arch. dép. Aisne, G 464. Comptes des décimes du diocèse de Laon des années 1776 à 1780 incluses.
- (14) Arch. dép. Aisne, D. 16. Lettre du 26 février 1786.
- (15) Melleville (Maximilien), *Histoire de la ville de Laon et de ses institutions*, Laon 1846, 2 volumes in 8°, p. 152.
- (16) *Id.*, *ibid.* Arch. dép. Aisne, C 407.
- (17) Arch. nat., T. 58.
- (18) Arch. dép. Aisne, C 119.
- (19) Arch. dép. Aisne, C 676. Lettre de Monseigneur de Sabran du 8 mars 1786 et du curé Vieffville du 15 mars 1786.
- (20) Arch. nat., T. 58.
- (21) Magnieu (E. de) et Prat (Henri), *op. cit.* Lettre du 7 mai 1787.
- (22) Palant (Abbé), «Correspondance d'émigration de Monseigneur de Sabran,, dernier évêque de Laon, adressée à sa famille.» in *Bulletin de la Société Académique de Laon*, pp. 230 à 236 du tome XXVIII, années 1888 à 1891.
- (23) Arch. dép. Aisne, C 49.
- (24) Magnieu (E. de) et Prat (Henri), *op. cit.*, lettre du 19 février 1787.
- (24) *Id.* Lettre du 5 mai 1787.
- (25) Arch. dép. Aisne, G 2492. Registre des ordinations (1758-1781).
- (26) Magnieu (E. de) et Prat (Henri), *op. cit.*
- (28) (29) (30) (31) (32) *Id.*
- (33) Arch. nat., T. 58.
- (34) Magnieu (E. de) et Prat (Henri), *op. cit.* Lettre du 5 juillet 1787.
- (35) Arch. nat., O¹ 3794 (Maison de la Reine).
- (36) Magnieu (E. de) et Prat (Henri), *op. cit.* Lettre LIV, p. 105.
- (37) (38) Arch. nat., T. 58. Reconnaissance de dettes.